Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 37

Artikel: Lo tounerro ai fein
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208920

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

50me ANNÉE — N° 37. Samedi 14 septembre 1912

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA CLARINETTE DU DIABLE

J'ai une bonne vieille voisine qui ne manque pas, chaque année, de me faire part de son almanach *Le Messager boiteux de Berne* — elle est bernoise — où je trouve force petites anecdotes en patois suisse qui me font rire. J'y vois aussi une vignette qui revient tous les ans : elle représente des jeunes gens et jeunes filles en costume bernois de la montagne, dansant au son d'une clarinette, tandis qu'un singe présente un miroir et qu'un âne chante la basse à la fenêtre de son étable. Involontairement, cette allégorie me rappelle une course que je fis sur le Napf en 1856 en compagnie de deux amis de mon âge et où nous assistâmes à une scène à peu près de ce genre.

Un matin du mois d'août, nous partîmes de Kleindietwyl (Haute-Argovie) avant le jour. Passant par Huttwyl, nous atteignîmes Luttern, au pied du Napf, où nous fîmes halte, buvant une chope de bière, dont nous avions grand besoin : la trottée avait été déjà pas mal longue et la route poudreuse. Nous n'avions alors pas de chemin de fer à notre disposition ; aussi la grimpée qui allait suivre s'annonçait-elle comme pénible par cette chaleur estivale. Nous prîmes courage et nous commençâmes à gravir cette pente assez raide. Quelques haltes nous dédommagèrent amplement par la vue d'un paysage tout nouveau pour nous. Nous avions à nos pieds l'Entlibuch, tourmenté de vallons et de collines abruptes; à nos côtés, les rochers de poudingue du Napf! Oh ! ces rochers, formés de cailloux agglomérés, semblables à du grossier béton, ces couloirs vertigineux, quelle impression ils me firent. Quel contraste avec le Chasseron!

Enfin, nous atteignîmes le sommet, sur lequel est bâti un chalet, habité, en été, par un armailli, sa famille et son troupeau de 30 à 40 belles vaches. On y fabriquait du fromage, comme dans le chalet paternel, par les mêmes procédés, ce qui me parlait de mon métier, de ma famille, du Jura. Rien d'étonnant si je me fis connaître à ces bonnes gens comme un jeune homme du métier. Mais la nuit allait venir; j'étais fatigué; j'avais quelques ampoules aux pieds. Néanmoins, je demandai si je ne pourrais pas cueillir quelques rhododendrons, de la variété qui croît sur cette montagne. On me répondit qu'il s'en trouvait encore quelques-uns, mais qu'on préférait m'en aller cueillir un bouquet, l'endroit étant d'un abord difficile. Quoique cela ne fît pas précisément mon compte, j'acceptai cette offre obligeante.

La fille du patron, belle jeune personne dans le superbe épanouissement de ses vingt ans, avait pour tâche, outre celle de traire sa part des vaches, la salaison et autres soins des fromages. Comme elle allait achever sa besogne de la journée, elle endossa bravement un gilet de fruitier, dissimula ses manches de chemise dans les mancherons de ce vêtement de travail, sans crainte de laisser voir des biceps dont, par parenthèse, il n'aurait pas fait bon recevoir une chiquenaude, et, munie d'un torchon sec, elle se dirigea vers la chambre à saler qui, au Napf, était attenante au chalet. Sans que je m'y attendisse le moins du monde, elle m'invita à visiter les produits de leur fabrication. Il y avait déjà là une bonne quantité de pièces de fromage appétissantes de 60 à 80 livres et d'une tenue irréprochable; mais ils n'en fabriquaient qu'une par jour. Bien qu'intimidé par cet accueil cordial, je la félicitai pour son courage à entreprendre une tâche si peu en rapport avec son sexe et pour l'extrême propreté de son travail. Mais, à part moi, je pensai à la chanson de l'armailli bernois, célébrant les qualités de sa fiancée :

Es cha melchen, es cha käsen,
Nydlen schwingen mit dem Besen, etc.[1]

et j'allai rejoindre mes compagnons, qui ne manquèrent pas de me taquiner au sujet de mon tête-à-tête.

Pour ma part, j'étais peu dans des dispositions aux plaisanteries, car, comme je l'ai dit, la course m'avait fatigué; je leur proposai donc, au lieu de rire, d'aller chercher un gîte sur le foin, au-dessus de l'écurie. Cependant de nombreux promeneurs, jeunes gens et jeunes filles, étaient arrivés au chalet pour y passer la nuit et faire un tour le lendemain, sur les pâturages d'alentour. Nous avions pris nos dispositions pour réparer nos forces par un repos de quelques heures. Déjà Morphée s'approchait, lorsque... turlure-lire-lure ! résonna droit au-dessous de nous, dans l'écurie nettoyée, le prélude d'une clarinette! Les jeunes gens récemment arrivés se mirent à danser. Alors, valses, polkas, mazurkas se succédèrent jusqu'à deux heures du matin. Mes compagnons, moins las que moi, d'ailleurs empêchés de dormir, se levèrent et allèrent voir ce bal montagnard; quant à moi, n'en pouvant plus, je gardai ma place, où chaque entr'acte de quart d'heure me permit de clore un œil, jusqu'à ce qu'un nouveau *turlututu*, comme venu de l'enfer, me remît dans la réalité. A la fin, après m'être longtemps retourné sur ma couche odorante, mes deux amis vinrent me rejoindre ; peu après, cette clarinette du diable ferma son bec pour de bon et nous commençâmes, à notre tour, à jouer d'une autre musique jusqu'au matin.

Nous sortîmes tard de nos couches. Un bon café à la crème, avec du beurre frais, servi par la belle armaillire en costume bernois, avec larges chaînettes en argent, nous remit le cœur à la bonne place. Un fils du patron, jeune garçon de 12 ans, m'offrit un joli bouquet de rhododendrons. Il n'en fallait pas tant pour nous réconcilier avec le Napf; le joli point de vue sur les montagnes de l'Emmenthal et l'Entlibuch nous suffisait.

Nous prîmes un autre chemin pour le retour; mes deux compagnons devant s'arrêter en route pour voir du bétail. Et, comme la contrée ne nous était familière ni aux uns ni aux autres, nous eûmes la chance de voir un particulier, connaissant tous les recoins d'alentour, se joindre à nous. Au sourire énigmatique de mes amis, je vis qu'il y avait anguille sous roche, et je demandai à l'un d'eux quel était ce nouveau compagnon ? *Der Gyger*[1], me fut-il répondu à voix basse. Ainsi notre obligeant guide, qui venait encore de nous éviter de passer près d'un taureau de réputation équivoque, qu'on entendait chanter sa basse non loin de nous, était notre musicien enragé de la nuit dernière! Bravo ! donc pour le *Gyger*, car il nous conduisit encore au Kesslisboden et à la Lushütte, où mes amis avaient du bétail à voir. Puis il nous indiqua le sentier à suivre pour atteindre Eriswyl et nous quitta pour rentrer chez lui. Nous lui serrâmes cordialement la main, et pour ma part, je ne lui gardai pas rancune pour son *turlututu*. Nous descendîmes graduellement à travers pâturages, forêts et vallons ombreux, et nous finîmes par arriver à Eriswyl, puis à Huttwyl, et enfin chez nous.

Nous étions las, mais heureux. Nous avions appris à connaître un coin intéressant de notre pays. Nous avions touché à cet Entlibuch que, neuf ans auparavant, le jésuitisme avait réussi à aveugler au point de rendre ses bonnes et naïves populations d'une férocité sauvage. Car le souvenir de l'expédition des *Corps francs* et de la guerre du « Sonderbund » n'était pas encore effacé dans les populations voisines. Dès lors, le temps et le progrès ont fait leur œuvre bienfaisante ; ils la continueront.

S. G.

[1] Elle sait traire, elle sait fromager,
Battre la crème au balai, etc.

[1] Les paysans bernois appellent de ce mot indifféremment un joueur de violon, de clarinette, même d'accordéon.

LO TOUNERRO AI FEIN

— Hardi, mè z'ovrâi! dau corâdzo!
Lo teimps ie porrâi bin tsandzî.
L'a dâi niolan su lo velâdzo.
Porvu qu'on pouaisse eingrandzî. »
L'è dinse qu'Abram dèvesâve
Vè onn' hâora de la vèprâ.
Tot parâi nion ne sè pressâve :
Lè dzein seimblliâvant arenâ.
L'avant pardieu bin de la peina!
On sâ pas cein que lâi avâ,
Mâ on sè cheintâi tot dondeina.
Vo dio que sè faillâi tsampâ,
On avâi dau plliomb dein la rîta,
Lè quatro meimbro l'ètant râ
Que dâi paufer, et pu la tîta
Fasâi quasu mau sta vèprâ.
Et pu lè tavan vo pequâvant,
— Lè borgne principalamet —
Qu'on arâi djurâ que dzetâvant.
On ètâi pèsant, sein z'accouet.
Assebin, tandu qu'on tserdzîve,
On sè veillîve lè niolan
Tot fresottâ, quemet dâi pive,
On bocon nâ, on bocon bllian;
Sè tsertsîvant, sè reincontrâvant,
On arâi de dâi pucheint bouî
Que s'eimbougnîvant, sè croquâvant.
Cein fasâi dâi tsiron de mouî.
Lè petit z'ozî s'épouâirîvant,
Ie fusâvant d'avau, d'amon...

Lè niole sè dètèrèyîvant,
Lo teimps l'ètâi grindz' à tsavon ;
On sè cheintâi dein lè z'éludzo,
L'oûvra vegnâi de sè lèvâ.
Sti coup on arâ dau grabudzo,
Lo fein sarâ mou, t'einlèva !...
Bzz... zze... âi-vo yu clliau sicllâïe,
Clliau corde de fu, lè d'amon?
L'è lo signat de l'eimmodâïe ;
Ie djuvant âi guelhie à debon,
Rebattant : la dèbordounâïe
Vo fâ pouâîre, on rechaute... Rron...
Bon Dieu dau ciè, quinte ronnâïe !
Seimbllie dâi reintse de carron
Qu'on crebllie dèssu dâi panâre,
Ao bin qu'accrâsant dâi z'ègrâ !
La brison qu'on oût âi pierrâre
Quand tot dèrotse... rron... crincrâ !
Sacré bordon ! quint' accrasâïe !
Quinta granta dèfreguelhia !
L'assordolhiant clliau cresenâïe.
La piodze tsî. L'è n'a rolhià.
On djurerai la fin dau mondo,
Sè faut catsî. Adieu lo fein,
Sarâ bon moû, vo z'ein repondo,
Avoué onna paret pout teimps.

Tandu que ronne to tounerro
Et que la plliodze tsî grand train,
Abram dit : « Allein bâir' on verro,
Ma piquietta ie vaut dau vin. »

MARC A LOUIS

C'est évident ! — Mimi, six ans. Elle-même s'appelle « La Mime ». La « Mime » s'étant montrée nerveuse, sa maman la punit en la mettant aux arrêts dans sa propre chambre à coucher. Une heure de silence suspect. Maman va voir : La « Mime », un flacon de brillantine à l'héliotrope d'une main, une brosse à dents de l'autre, astique avec conscience le velours d'un fauteuil.

Maman. — Oh ! Mimi ! qu'as-tu fait ?

La Mime. — Il faut *donc* bien que je fasse quelque chose !

Ne mettez pas vos petits enfants aux arrêts dans votre chambre à coucher.

LES DEUX COQS

Le coq est, à mon gré, le plus remarquable de nos oiseaux domestiques. Il est fier, élégant, courageux. Fidèle à son devoir de chef de la basse-cour, il prodigue tour à tour à ses poules l'amour et la protection. A ces réels mérites, le coq joint encore celui d'une grande perspicacité en météorologie.

Il fait surtout montre de cette aptitude quand il est juché au sommet d'un clocher. Dressé sur ses ergots, la queue relevée en panache, il tourne sur lui-même, vire au souffle du zéphir, et réalise, grâce à ces multiples pirouettes, le tour de force de toujours regarder « du côté d'où vient le vent ». Grâce à cette propriété très spéciale, cet oiseau a toujours été des plus considéré dans le monde des affaristes et des politiciens.

Le commun croit donc fermement aux pronostics du coq de l'église. Regarde-t-il du côté du nord ? La bise amènera le beau temps. Quand la tête est tournée vers le sud, c'est le vent, précurseur de la pluie.

A ce rôle de prophète en météorologie, le coq s'est fait beaucoup d'ennemis. Quand il annonce le soleil, on se plaint au village : « Il faudra arroser les jardins. »

Est-ce la pluie : nouvelles jérémiades : « Comment rentrer les foins coupés ! »

S'il fait beau, les hôteliers de la plaine se désolent : « Tout le monde part à la montagne ! »

S'il pleut, ce sont les tenanciers des stations estivales qui se lamentent. Et tous ensemble maudissent l'oiseau de malheur.

Je vois de ma fenêtre deux coqs, juchés depuis un temps immémorial l'un sur le clocher de l'église St-François, l'autre sur le toit de l'Hôtel-de-Ville. Durant toute leur jeunesse et même leur âge mûr, les deux oiseaux ont, comme leurs congénères, tourné au gré de tous les vents. Mais l'âge est venu et, avec lui, l'expérience qui modifie si profondément les idées des coqs comme celles des gens. Les deux volatiles ont-ils pris conscience de l'injustice des hommes à leur égard ? Se sont-ils entendus pour adopter une attitude plus conforme à leurs intérêts ? Se sont-ils « syndiqués » ? comme on dit en style moderne. Qui pourrait le dire ? Mais, depuis certain jour, s'agrippant fermement sur leur pivot rouillé, on put voir le coq de la Maison-de-Ville s'obstiner, quel que soit le vent, à regarder le nord, tandis que, par compensation, celui de l'église indiquait le sud, quand bien même la bise soufflait en rafales.

Et c'est ainsi que, dès lors, les bonnes gens qui prennent l'avis du coq ont lieu d'être toujours satisfaits. Les touristes, amants du soleil et d'un ciel sans nuage, puisent, avant que de partir, la confiance dans le verdict du coq de l'Hôtel-de-Ville. Et les poètes décadents, qui goûtent le charme intime des nuages bas et le murmure berceur de la pluie dégoulinant des vieux toits, peuvent se réjouir en pensant au déluge prochain qu'annonce obstinément le coq de l'église.

— Mais, me dira peut-être quelqu'un, ce n'est pas de jeu : ces deux coqs trompent effrontément la confiance des bonnes gens.

— Certes ! Mais il n'y a que la foi qui sauve. Et il faudrait avoir vraiment le caractère bien mal fait pour se plaindre d'avoir ainsi un motif d'espérer... même contre tout espoir.

BERT-NET.

Les yeux au ciel.

Un de nos lecteurs, en contemplant, l'autre jour, les exploits de nos aviateurs, entendit quelque lutin lui murmurer à l'oreille ce que voici :

Assis au bord du lac, je regarde et j'admire,
Cette onde cristalline, où le soleil se mire [blanc,
Ainsi que les flancs verts des monts casqués de
Et les branches du saule où s'adosse mon banc.
A quelques pas de moi, une vache vient boire,
Un cygne, lentement, ride l'onde et la moire ;
L'abeille au suc des fleurs vient emprunter son [miel,
Un oiseau d'un buisson s'évade et monte au ciel.
A tous les yeux caché par un nid de verdure,
Reposé, calme et seul, je goûte la nature.
Soudain, à l'horizon, se dessine un point noir,
Qui, très vite grossit, s'approche et laisse voir
Un oiseau mécanique aux ailes gigantesques,
Enlevant deux humains, en costumes grotesques,
Et qui, portant la mort dans son ventre de fer,
Semble braver le ciel, avec un bruit d'enfer.
Hélas ! des inventeurs l'audace téméraire,
S'en va déjà traquer l'aigle jusqu'en son aire,
Et l'on ne pourra plus, jamais, en aucun lieu,
Lorsqu'on voudra rêver, être seul avec Dieu !

4 septembre 1912.

GEORGES KRIEG.

AU TEMPS DES BATZ [1]

Le prix de la vie il y a 68 ans.

V

A NYON, dans une manufacture de terre de pipe :

Les coupeurs de bois, emballeurs, etc., reçoivent 10 à 12 batz [2] par jour.

Les ouvriers et chauffeurs 14 bz. pour le jour, et 14 bz. pour une demi-veille, qui est de 6 à 7 heures de nuit.

Les tourneurs ont 52 bz. par jour, les mouleurs 56 bz., de 6 heures du matin à 7 heures du soir. En travaillant à la pièce et quelques heures de plus, ils peuvent gagner jusqu'à 8 ou 10 francs.

[1]) *Note sur le taux des salaires dans le canton de Vaud*, lue à la Société vaudoise d'utilité publique, le 24 avril 1844, à Lausanne, par M. Alexis Forel.

[2]) Le batz valait 15 centimes.

Les tourneurs de roue (enfants de 12 à 14 ans) de 4 à 5 bz. par jour.

Certaines ouvrières, 8 à 9 bz., d'autres de 8 à 12 bz. par jour.

Il y a de plus à Nyon de petites fabriques de poterie commune où les maîtres sont presque les seuls ouvriers ; leurs profits paraissent rentrer dans le taux ordinaire.

Ajoutons ici, comme observation générale, que les ouvriers mécaniciens employés dans nos différentes usines sont payés à raison de 20 à 34 ½ bz. par jour, sans la nourriture. Dans plusieurs fabriques, des ouvriers qui remplissent plus ou moins l'office de contre-maîtres reçoivent ⅓ ou ½ en sus du salaire des simples ouvriers. Partout enfin dans ces établissements les manœuvres sont payés au taux courant de 10 à 12 bz.

L'industrie de Vallorbe continue à prospérer. Le fer, comme on sait, l'alimente presque exclusivement, et la fabrication des clous y tient le premier rang.

Dans cette branche, l'avance de la matière première, c'est-à-dire du fer en *verges*, est faite par quelques maisons travaillant en gros, qui livrent ce fer aux ouvriers à tel prix, et ceux-ci rendent à leur tour les clous à tel prix convenu par quintal ou par livre. Les ateliers, où il y a parfois vingt à trente ouvriers, appartiennent en commun à ceux-ci. Le moteur, le soufflet sont également communs (exemple d'association naturelle et bien entendue), mais les petites forges, les outils sont la propriété individuelle de chaque travailleur. Les ouvriers mariés vivent en ménage dans le bourg, les autres dans leurs familles ou en pension. La plupart possèdent quelque terrain, et c'est presque toujours à des achats de terre que les uns et les autres emploient leurs épargnes.

En général, ces ouvriers se nourrissent et s'habillent comme nos campagnards. L'esprit d'ordre et d'économie est la base de leur progrès. Leur salaire, qu'on pourrait scientifiquement appeler leur profit, puisqu'à vrai dire ces travailleurs sont des entrepreneurs indépendants, varie suivant l'habileté et l'assiduité des individus. En moyenne, on peut l'évaluer à 15 bz. par jour.

La fabrication des limes prend à Vallorbe un grand développement. Dans cette branche, subdivisée en petits ateliers, les maîtres ont sous eux quelques ouvriers payés à façon ou par jour, sur le pied des salaires courants pour les industries correspondantes dans le reste du pays. Les profits des fabricants de limes passent dans ce moment pour être un peu plus élevés que ceux des fabricants de clous.

Vallorbe possède en outre deux grandes forges, où le fer brut est travaillé en barres, en verges et en outils, tels que pèles, pioches, *faulx*, etc. ; preuve entre mille des ressources que la fabrication des instruments de travail fournit aux travailleurs. Les ouvriers dans ces forges sont diversement payés, au taux commun des salaires industriels dans le Canton.

L'importante industrie de la Vallée-de-Joux, fort semblable à celle de Vallorbe quant aux relations personnelles entre ceux qui l'exploitent, mais beaucoup plus exposée aux chances du commerce extérieur et des lointains débouchés, n'a pourtant pas éprouvé depuis cinquante ans de crises graves.

Dans l'horlogerie et la lapidairerie, qui constituent les deux branches principales de fabrication, des négociants en gros font confectionner dans les petits ateliers les pièces diverses. Ces pièces passent successivement, par leurs soins, d'un atelier dans un autre pour y recevoir de nouvelles façons, puis, elles sont vendues à Genève, à la Chaux-de-Fonds, etc., pour être montées en montres et en bijoux.

Les ouvriers (qui, comme ceux de Vallorbe, sont proprement des maîtres) sont en général